

# l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

THÉÂTRE

## Cabot de mère labrador et de père inconnu

Avec *Vie et mort d'un chien*, traduit du Danois par Niels Nielsen, Jean Bechetoille a écrit et mis en scène une piquante et très drôle saga intime.

Le plateau est vide, noir, désert, à l'exception d'un lumineux faux mur de planches et d'un piano droit, lequel semble être bricolé en planches de récupération moisies, mais qui sonne assez juste, posé dans un petit espace terreux et moussu comme un sous-bois. On a vu des salons plus nets, plus brillants. Histoire de brouiller plusieurs pistes dès le départ, l'auteur et metteur en scène Jean Bechetoille explique aussi qu'il a ressenti « *le besoin d'écrire quelque chose de profondément réaliste* ». Ce qui explique peut-être le titre de cette toute nouvelle création, aussi long que curieux : *Vie et mort d'un chien*, traduit du Danois par Niels Nielsen. Nonchalant, un personnage s'approche de l'instrument et frotte péniblement une allumette pour allumer une grosse bougie.

### Quelque chose de pourri chez les Nielsen d'Elseneur

L'affaire se présente comme une saga familiale qui pourrait être plus ou moins autobiographique, avec une charge émotionnelle forte puisqu'il est question de la mort du frère, « *écrasé* » par une voiture, une nuit, sur une autoroute de Belgique, à moins qu'il n'ait choisi cette méthode pour se suicider. La famille est danoise, se nomme Nielsen et demeure à Elseneur. Ville où s'élève la citadelle de Kronborg, là même où William Shakespeare installa sa tragédie *Hamlet*. Histoire pour Bechetoille de pointer quelques liens supplémentaires et de faire dire à l'un des personnages qu'il « *y a quelque chose de pourri* » dans cette famille. Les fantômes, d'ailleurs, ne sont jamais très loin.



Les acteurs, jeunes pour la plupart, tiennent un rythme endiablé. Guillaume Bosson

Quant à raconter l'histoire, non seulement cela ne se fait guère, mais ici, cela relèverait de la méchanceté, tant il faut la découvrir telle que l'auteur la déroule, c'est-à-dire sans aucune linéarité, mais avec des angles et des recoins, des sauts en avant et des retours en arrière. Avec quelques bons moments pour les uns et les autres, les comédiens

(Alice Allwright, Guarani Feitosa, Romain Francisco (remarquable dans le rôle du chien), William Lebghil, Laurent Lévy, Nadine Marcovici, la plupart encore très jeunes, gardent un rythme endiablé pendant presque deux heures. Devant un public souvent hilare.

Il est vrai qu'il y a fort à faire pour tenir le rythme de l'aventure. Sirius, le chien,

« *de mère labrador et de père inconnu* », très présent sur le plateau, finit par mourir. Un bâtard crétin nommé André lui succède. Plus ou moins apparenté aux labradors aussi, on ne sait plus, mais il faut, insiste lourdement

### « Je vous ai finis au pipi », dit le père, dans cette pièce qui affiche un réalisme comique.

le frère mort, placer sa gamelle sous un arbre, parce que « *l'arbre adore* ». Difficile de trouver jeu de mots plus anesthésiant ici. Mais le trait fonctionne. Venant d'un frère violent, obscur, paralysant, dans une famille où rien à peu près ne tourne rond. D'ailleurs Markus, l'autre frère, tente de survivre et rejoint pour cela « *les enfants de Sirius* » (pas du nom du canidé, mais de l'étoile la plus brillante de la constellation du Chien), sorte de secte loufoque de « *développement personnel* ».

Histoire de régler quelques comptes avec les gourous de tout poil, comme avec la religion malmenée en la personne d'un prêtre qui se parodie bien involontairement dans le style « *Jésus revient parmi les siens* ». Au bout, le père pianiste, hurluberlu familial qui évite les conflits, et somme toute pétri de bon sens, déclare à sa progéniture : « *Je vous ai finis au pipi*. » Il est un peu tard pour se retenir. ●

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 20 octobre. Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, Paris 12<sup>e</sup>; tél.: 01 43 28 36 36.